

Alors nous pourrions nous rendre le consolant témoignage que nous sommes dans l'état de ferveur.

Soyons fidèles à nous rendre compte, la veille de notre communion, des fruits de notre communion précédente, et dans l'occasion faisons-les connaître à notre directeur spirituel. De temps en temps communions en vue de réparer tout ce qu'il y a eu de répréhensible dans nos communions passées : c'est là une pratique éminemment salutaire, qui réjouit le cœur de Jésus, apaise la justice de son Père céleste, excite et entretient notre dévotion, et attire sur nous les plus abondantes bénédictions.

PRIÈRE.

O Jésus qui, dans votre charité, avez établi votre sacrement, et qui me commandez de le recevoir afin d'obtenir par lui la vie et la gloire, soyez béni d'appeler ainsi le pauvre et l'indigent à la communion de votre très-saint corps, et daignez, ô doux Sauveur, suppléer par votre bonté et par votre grâce à tout ce qui me manque pour vous recevoir dignement.

« Que la réception de votre corps, ô Seigneur Jésus, ne tourne pas à notre jugement et à notre condamnation ; mais que par votre bonté, elle serve au salut de nos âmes et de nos corps et soit le remède à tous nos maux. C'est ce que nous vous demandons, à vous qui vivez et réglez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

¹ Liturgie.

Voir les Résumés, page 322 ; — ancienne édition, page 47.

64. — LA COMMUNION SACRILÈGE.

Celui qui mange de ce pain et boit de ce calice indignement, mange et boit sa condamnation (I. Cor., xi, 29).

CONSIDÉRATION.

Quel crime et quel malheur que la communion sacrilège, c'est-à-dire la réception du corps de Jésus-Christ par une âme qui se sait en péché mortel !

C'est la profanation de ce qu'il y a de plus auguste, de plus saint, de plus sacré ; c'est le plus grand des bienfaits méconnu, et devenant l'occasion de la plus grave offense envers le bienfaiteur ; c'est la plus belle, la plus excellente des œuvres divines contredite, détournée de sa fin, ruinée par un misérable ; c'est l'acte qui afflige le plus profondément les âmes pieuses, et qui constitue le plus complet triomphe du prince des ténèbres, de cet esprit de malice qui n'aspire qu'à détruire ce que Jésus-Christ a édifié ; c'est un attentat si odieux, que l'âme fidèle répugne à admettre la pensée qu'il puisse se rencontrer un homme assez méchant pour oser le commettre.

La communion sacrilège, c'est le plus audacieux outrage à la personne adorable de Jésus-Christ, car par elle, ce corps divin, qui a été formé du plus pur sang de la très-sainte vierge Marie, et qui est le digne objet de la plus profonde vénération des anges et des hommes,

est placé sur des lèvres impures, reçu dans un cœur souillé, jeté aux pieds de Satan, qui s'applaudit de sa victoire... L'infinie sainteté est violemment unie à la corruption : oh ! quelle douleur pour le cœur de Jésus, et qui pourrait la concevoir ! Entre les supplices qu'a inventés la cruauté des hommes, le plus affreux, dit-on, est celui de lier le patient à un cadavre, poitrine contre poitrine, bouche contre bouche. Or, n'est-ce pas ce que fait souffrir à Jésus l'indigne communiant, puisqu'il l'unit, de la manière la plus étroite, à son âme en péché mortel, laquelle est aux yeux du Dieu trois fois saint, plus horrible que ne peut l'être aux nôtres un cadavre en dissolution ?

La communion sacrilège est le renouvellement de la passion du Sauveur et du déicide des Juifs. L'indigne communiant, en effet, crucifie de nouveau Jésus-Christ dans son cœur : il l'attache au gibet de l'infamie, le livre à la dérision du démon et de ses anges, foule insolument le sang adorable qui a été répandu pour la rédemption du monde.

C'est un autre Judas joignant la perfidie à la trahison, livrant son divin Maître à ses ennemis, et le leur livrant par un baiser... A lui aussi Jésus fait entendre cette parole de sa charité et de sa douleur : « Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ici ? Eh quoi ! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser¹ ? »

Tous les docteurs de l'Église flétrissent le crime de la communion sacrilège, et s'efforcent d'en inspirer la plus vive horreur aux fidèles.

¹ S. Matth., xxvi, 50 ; S. Luc, xxii, 48.

« Celui, dit saint Paul, qui mangera de ce pain, et qui boira de ce calice indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. » Saint Cyprien met l'indigne communiant au rang des idolâtres, disant qu'il profane le temple du Saint-Esprit, renverse le sanctuaire, participe tout à la fois à la coupe de Jésus-Christ et à celle des démons. Saint Chrysostome le compare aux Juifs qui ont crucifié Notre-Seigneur, à Hérode qui voulait étouffer le divin Enfant en feignant de l'adorer. Saint Augustin dit que la croix du Calvaire fut moins sensible au divin Sauveur que celle où il est attaché dans une conscience en mauvais état. Sainte Catherine de Sienne appelle ceux qui osent commettre des communions sacrilèges des démons incarnés, des tabernacles de Satan.

Oui, c'est ici un crime dont la parole humaine est impuissante à exprimer la noirceur, et qui appelle après soi les plus terribles châtiments. Rappelons-nous la parabole du festin des noces, rapportée dans l'Évangile : le roi entre dans la salle où sont les conviés, et y voit un homme qui n'a pas revêtu la robe nuptiale : « Liez-lui les mains et les pieds, dit-il à ses serviteurs, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents¹. »

L'Esprit saint a dit par l'Apôtre : « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'ensuite il mange de ce pain et boive de ce calice, car celui qui en mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation.

¹ S. Matth., xxii, 13.

C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de languissants, et plusieurs qui s'endorment du sommeil de la mort¹. » Que peut-il se concevoir de plus terrible !... O sacrilèges, écoutez le Seigneur qui vous dit : « La voix du sang de mon Fils crie vers moi. » En vous s'accomplissent ces paroles du roi-prophète : « Il a aimé la malédiction, et la malédiction viendra sur lui. Elle lui sera comme un vêtement ; elle entrera comme l'eau dans son intérieur, elle se répandra comme l'huile dans ses os². »

Non, l'on ne peut déplorer comme il mérite de l'être le sort des communicants sacrilèges. Le démon les domine, comme il dominait Judas. Un nuage épais se répand sur leur intelligence. Ils sont dans un aveuglement qui s'accroît de jour en jour. Les passions ont tout pouvoir sur leur volonté, qui semble déjà confirmée dans le mal. Ils tombent de précipice en précipice ; ils amassent crime sur crime, et arrivent ainsi à l'impénitence finale.

Il n'y a pas, disent les docteurs, de pécheurs qui s'endurcissent aussi profondément que ceux qui font un mauvais usage du plus saint de nos mystères. Un premier sacrilège cause les plus déchirants remords ; mais après plusieurs, le profanateur n'éprouve plus rien : toute sa personne est, pour ainsi dire, marquée du sceau de la réprobation. « Les bons et les méchants, dit l'Église, reçoivent également le corps de Jésus-Christ, mais que leur sort est différent ! Pour les uns il est la vie ; pour les autres il est la mort³. »

¹ I. Cor., xi, 28-30. — ² Ps. cviii, 18. — ³ Prose *Lauda Sion*.

APPLICATION.

En méditant sur le crime de la communion sacrilège, sur ce si juste sujet d'effroi et de larmes, proposons-nous fermement d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait nous engager dans la voie qui aboutit à cet abîme. Éprouvons-nous avant d'approcher de la table sainte ; rendons-nous compte de l'état de notre conscience : ne tombons point dans le scrupule, mais ne nous induisons pas non plus en erreur. Excitons-nous à un véritable repentir de nos péchés ; soyons de la plus entière franchise dans nos confessions : faisons-nous exactement connaître comme nous nous connaissons après un examen convenable.

Ne négligeons rien de ce que peut suggérer le véritable zèle, afin de faire éviter à nos élèves le malheur de la communion indigne. Mais prenons garde de ne pas leur inspirer ce sentiment qu'on peut appeler la peur de Dieu, et qui porte à fuir la sainte table par la crainte mal fondée de commettre un sacrilège en s'en approchant : ce serait tomber d'un mal dans un autre non moins funeste. Prenons garde aussi d'ôter toute confiance à ceux qui auraient pu se rendre coupables de communion sacrilège : Jésus-Christ, qui a appelé Judas du nom d'ami, est toujours disposé à leur rendre son amour. Qu'ils recourent au prêtre, et se confessent avec sincérité et contrition, et le sang divin, qui est maintenant pour eux une malédiction, redeviendra une eau salutaire qui les purifiera, et leur rendra toute la beauté de l'innocence.

A la pensée du crime des mauvaises communions, pleurons amèrement sur l'ingratitude des hommes, et offrons à Jésus-Christ, en compensation, les hommages de toutes les âmes pieuses, ceux des anges et des saints, et particulièrement ceux de sa très-sainte Mère.

Présentons-lui nos amendes honorables; assistons à la sainte messe, visitons-le en son tabernacle, surtout recevons-le en vue de réparer les outrages qui lui sont faits dans son adorable sacrement. Rien ne console son cœur comme la communion réparatrice, faite avec une véritable piété; rien n'est plus de nature à détourner les coups de la justice divine irritée par les communions sacrilèges, et à attirer sur la terre les plus abondantes bénédictions du ciel.

PRIÈRE.

O mon Jésus ! qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes¹ pour déplorer les outrages que vous recevez dans votre sacrement d'amour ? Que ne puis-je les réparer au prix de mon sang ! Ah ! daignez les réparer vous-même en pénétrant les âmes de la plus vive dévotion envers vous. Faites, par votre grâce, que nous vous recevions avec pureté, ferveur, charité, et que nous soyons, pour votre cœur, un plus grand sujet de joie que ne lui est un sujet de douleur l'ingratitude de ceux qui communient indignement.

¹ Jér. ix, 1.

Voir les Résumés, page 322; — ancienne édition, page 53.

65. — LE SAINT VIATIQUE.

Seigneur, restez avec nous, car il se fait tard (S. Luc, xxiv, 29).

CONSIDÉRATION.

L'homme, aux approches de la dernière heure, est ordinairement en proie à de cruelles pensées et de sombres préoccupations. Ses souffrances le rendent triste, inquiet, désolé. Il entrevoit la fin prochaine de la carrière qu'il devait fournir ici-bas, et il regrette ce qu'il lui faut néanmoins quitter. Devant lui se présente un monde inconnu, à l'entrée duquel il voit dressé le tribunal du souverain Juge. Sa conscience s'agite et lui montre, comme en un seul tableau, les fautes de toute sa vie. Le démon lui livre les assauts les plus terribles, et s'efforce de l'entraîner soit dans une funeste présomption ou une aveugle sécurité, soit, au contraire, dans la défiance de la divine miséricorde et le désespoir.

Quel besoin n'a-t-il pas d'être fortifié, éclairé, consolé ! Aussi l'Église lui présente-t-elle tous ses secours, en lui faisant une rigoureuse obligation de les accepter. Le prêtre vient entendre ses aveux et prononcer sur lui la sentence de pardon que Dieu ratifie dans le ciel. Ensuite, il lui apporte le saint viatique et fait sur ses sens les onctions saintes, qui achèvent de le rendre pur et digne d'être admis dans la gloire.

Oh ! qu'elle est précieuse et salutaire cette assistance de l'Église qui nous donne, en ce moment suprême, le bien qui renferme tous les biens ! Admirable mystère de la tendresse de Jésus-Christ pour nous ! Ce bon Sauveur nous visite alors que tous les amis de la terre nous disent le dernier adieu. Il nous demeure seul, et seul il satisfait à tous les besoins de notre cœur. Quelle consolation il nous procure ! sa présence change nos larmes de tristesse en larmes de joie, et de son cœur se répand dans le nôtre une divine onction, qui adoucit toutes les douleurs de notre âme. Combien qui l'ont expérimenté et qui, par suite, ont pu dire avec le P. Suarez : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir ! »

Jésus, qui est le consolateur du chrétien mourant, est son guide, son viatique pour le conduire de cette terre de misère dans la terre de la patrie.

Oui, lorsqu'on nous dit que nous touchons au moment de quitter ce monde pour aller dans l'autre, où rien de ce qui est terrestre ne peut nous suivre, lorsque l'inquiétude nous saisit parce que nous ne savons comment accomplir ce voyage, le Seigneur, qui a envoyé autrefois l'ange Raphaël au jeune Tobie, vient lui-même diriger nos pas et nous préserver des dangers que nous courons. Il quitte la prison où le retient son amour pour les hommes, et nous visitant sur notre lit d'agonie, il nous dit : « Je retourne vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ¹. Que votre cœur ne se trouble point ². Demeurez en moi ³. Où je suis, je veux que mon serviteur y soit aussi avec moi ⁴. »

¹ S. Jean, xx, 17. — ² Ibid., xiv, 1. — ³ Ibid., xv, 4. — ⁴ Ibid., xii, 26

Comprenons ces paroles et ranimons toute notre confiance. C'est Jésus qui nous conduit au ciel : ah ! pourrions-nous craindre de n'y point parvenir ? Le ciel n'est-il pas la maison de son Père, où il a tout accès ? n'est-il pas son héritage, son royaume, sa cité ? n'est-il pas cette terre de bonheur qu'il a conquise par sa victoire sur l'enfer, et dont il nous a ouvert l'entrée par ses souffrances et sa mort sur la croix ?

Il nous prémunit contre l'horreur que nous avons de la prochaine destruction de notre corps. Il nous donne son corps ressuscité et, par cela même, dépose dans le nôtre le principe de notre future résurrection.

Vienne la mort ; elle ne pourra achever son œuvre. Quelque chose de nous résistera à ses coups ; et, au grand jour où finira son empire, ce germe se développera soudain ; nous reprendrons la vie, mais la vie perfectionnée, la vie divine de Celui qui a dit : « Qui conque mange ma chair, et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ¹. »

Non, non ; l'agonie n'a plus ses horreurs, la mort n'est plus à redouter pour le chrétien muni du corps de Jésus-Christ. Il peut s'écrier : « Je le tiens, mon bien-aimé, je ne le laisserai point aller ². » Qu'importe que la lumière de ce monde me fuie, puisque celui qui est la lumière éternelle se manifeste aux regards de mon âme ! Qu'importe qu'il faille me séparer de tout, puisque j'ai en moi celui qui est tout !

Les âmes dévouées à l'Eucharistie éprouvent ces sentiments, et disent avec la pieuse vierge Marie Eustelle :

¹ S. Jean, vi, 55. — ² Cant., iii, 4.

« Quel est mon bonheur ! Jésus ne s'est pas contenté de quitter son tabernacle : son amour lui a fait franchir le seuil de son temple béni, où il m'a fait couler des jours si doux. Il est venu dans ma demeure et s'est anéanti dans le pauvre réduit de mon cœur. Et maintenant je suis remplie de l'espérance de lui être perpétuellement unie, de le posséder pour jamais !... Époux céleste, cher ami de mon cœur, oui, je vous aime et je veux mourir pour vous. »

Les fidèles que Jésus visite en leurs derniers moments n'ont point à redouter les attaques du démon, car ils sont fondés à dire avec l'Apôtre : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ¹ ? » et ils entendent leur doux Maître les rassurer, en leur disant : Ne craignez rien : je suis avec vous, et je vous sauverai ². »

Si l'aspect des péchés qu'ils ont commis leur fait appréhender les coups de la divine justice, ils raniment leur confiance par la pensée qu'ils sont teints du sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde, de ce sang qui éloigne l'ange exterminateur et qui sollicite et obtient notre grâce. Jésus leur dit : « Prenez courage, vos péchés vous sont pardonnés ³, » et en me donnant à vous, je vous donne le gage que je ne prononcerai sur vous que la sentence de miséricorde, qui ouvre à mes serviteurs l'entrée du royaume que je leur ai préparé.

Ils se voient sur le point de paraître devant Dieu, mais ils ont avec eux le Fils de Dieu : pourquoi donc n'auraient-ils pas la ferme et la plus entière espérance ? On raconte que Thémistocle exilé et réduit à

¹ Rom., VIII, 31. — ² Isaïe, XLIII, 5. — ³ S. Matth., IX, 2.

chercher un asile sur les terres d'un roi contre lequel il avait combattu, prit entre ses bras le fils de ce roi, et se présenta ensuite pour demander grâce et hospitalité, et l'on ajoute que sa prière fut exaucée. Mais, n'est-ce pas avec le Fils de Dieu dans leurs bras que vont se présenter à Dieu les fidèles munis du saint viatique ? Qu'ont-ils donc à appréhender, et comment la mort leur paraîtrait-elle autre chose qu'un sommeil dans l'espérance ?

Non, ils n'ont point sujet de la redouter, car l'Eucharistie a toute la vertu de la croix, par laquelle ont été vaincus la mort et l'enfer. N'a-t-elle pas rendu les martyrs non-seulement supérieurs à la crainte de la mort, mais désireux et avides de répandre leur sang pour la foi ? Elle peut donc nous mettre, comme elle nous met en effet, au-dessus de toutes les terreurs de nos derniers moments, et nous faire dire : « Le Seigneur est mon soutien : qui craindrai-je ¹ ? Je m'endormirai dans la paix, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'avez solidement établi dans l'espérance ². »

APPLICATION.

Admirons de plus en plus la religion qui a des remèdes pour toutes nos douleurs, et qui, par le sacrement du corps de Jésus-Christ, adoucit les angoisses de notre heure suprême, et nous fait trouver, dans nos dernières souffrances, un avant-goût des joies célestes.

Apprécions le bonheur de recevoir le saint viatique, et demandons la grâce d'y participer, Supplions Dieu

¹ Ps. XXVI, 1. — ² Ibid., IV, 9 et 10.

d'accorder la même faveur à toutes les personnes qui nous sont chères, et, de notre côté, contribuons, selon notre pouvoir, à les en faire jouir. Nous disons que nous les aimons : ah ! montrons-le en leur procurant, par nos prières et, au besoin, par nos démarches, le seul bien que réclame l'âme près de quitter cette vie.

Prenons la résolution de demander de nous-mêmes les derniers secours de la religion, dès que nous aurons connaissance d'être en danger de mort.

Béniissions Notre-Seigneur d'avoir voulu se faire notre guide pour nous conduire de l'exil dans la patrie. Il est venu à nous, au jour de notre première communion, pour nous faire entrer dans la voie étroite, et souvent depuis pour nous y maintenir ; et il vient encore à nous, à notre dernier jour, pour compléter son œuvre et nous introduire dans la terre du bonheur éternel.

PRIÈRE.

O Jésus, ma consolation et mon espérance, j'adore la volonté de votre Père, et j'accepte la mort pour le jour et dans les circonstances qu'il aura ordonnées. Mais, accordez-moi, je vous supplie, de recevoir le viatique de votre saint corps. Que votre douce lumière, ô Soleil eucharistique, vienne réjouir mes regards mourants. Que je sente, ô mon Jésus, votre cœur répondre aux dernières palpitations de mon cœur. Oh ! faites, par votre infinie bonté, que mon âme, déjà perdue dans votre âme divine, passe du temps à l'éternité dans la douceur de ce dernier embrassement.

Voir les Résumés, page 323.

66. — CÉRÉMONIES POUR LE SAINT VIATIQUE.

Voici l'époux qui vient (S. Matth., xxv, 6).

CONSIDÉRATION.

Contemplons ce qui se passe à la réception du saint viatique, et faisons les réflexions que suggère à notre foi ce sujet si grand, si saisissant, si utile à méditer.

Représentons-nous un de nos frères en danger de mort. On lui a manifesté que sa maladie est grave, qu'il serait prudent qu'il reçût les derniers secours de l'Église ; ou plutôt, il les a de lui-même demandés, dès qu'il a pu connaître sa situation.

Le confesseur est venu entendre ses derniers aveux et l'absoudre de tous ses péchés : le tribunal de la miséricorde a été ainsi dressé en face du tribunal de l'éternelle justice, pour en prévenir les rigueurs ; ensuite le ministre de Dieu a averti le malade de se préparer pour la sainte communion, et lui en a désigné l'heure.

Laissé à lui-même pendant quelques instants, celui-ci se prépare, en effet, à recevoir son Dieu. Il ranime toute sa foi, toute son espérance et tout son amour.

Écoutons-le s'entretenir intérieurement : « On m'a annoncé, se dit-il, que mon Jésus, le bien-aimé de mon âme, va me visiter sur ce lit de douleur, que je ne dois quitter que pour aller en l'autre vie... Il va venir à moi, ce Dieu de miséricorde, ce bon Jésus à